



Leçons de barbarie ou d'humanité ?

Comme tout le monde autour de moi, je suis épouvanté. Cette guerre qui revient dans notre horizon (européen), c'est un tohu-bohu sans queue ni tête. Napoléon disait que la vérité était la première victime d'une guerre. Il s'y connaissait en matière de conquête sanglante et de violence. De fait, Vladimir Poutine décida le 24 février dernier de lancer ses chars sur la petite Ukraine afin de la soumettre. Depuis lors, appliquant la doctrine militaire de l'ancienne URSS, il bombarde, écrase villes et villages sous un déluge de feu.

Des milliers de femmes et d'enfants paient de leur vie cette décision du Tsar de Moscou. Quand ils en réchappent, il leur reste à fuir vers la Pologne, la Moldavie, la Roumanie ou la Slovaquie. Plusieurs millions de femmes et d'enfants, en plein hiver, sont ainsi jetés sur les routes. Le monde est pris de court, éberlué par le cynisme « opérationnel » de ces crimes de masse. Certains sont clairement des crimes de guerre.

Comme l'armée russe est moins puissante que ne le pensait Poutine, sa progression est difficile. En dépit des rodomontades du Kremlin, la « reconquête » traîne en longueur. Les tanks tombent en panne, les fantassins sont mal ravitaillés, l'enlèvement s'aggrave. Du coup, la violence se déchaîne et les allusions à l'option nucléaire se multiplient pour terroriser.

Mais surtout, Poutine se heurte à une combativité de la petite armée ukrainienne qui déjoue ses plans. Et on ne doit pas prendre le mot « combativité » au sens strictement militaire. Les civils, hommes et femmes, font aussi preuve d'une cohésion et d'une discipline qui forcent l'admiration. Ils font vivre quelque chose comme un modèle, propre à faire envie aux Européens que nous sommes. Barbarie d'un côté, humanité de l'autre ! En matière de popularité, la cause

est déjà perdue pour Poutine. Il devient « paria » pour de longues années. Comme le furent les Allemands après la Seconde Guerre mondiale, qui durent couver leur honte pendant des décennies.

Ce n'est pas tout. Comme d'habitude, un bruyant - et dérisoire - bavardage se répand sur les ondes et dans les bistrot. Durant la pandémie, on avait déjà entendu des tas de « spécialistes » du coronavirus. Cette fois, ce sont des stratèges qui prodiguent leurs avis et conseils à la Terre entière. C'est d'autant plus grotesque que cette fois les médias de chez nous font du bon boulot. Je pense à mes confrères journa-

Les Ukrainiens font
vivre quelque chose
comme un modèle,
propre à faire envie aux
Européens que nous
sommes

listes qui courent de Kharkiv à Donetsk, de Zaporijia à Odessa, et risquent chaque jour leur vie pour nous informer.

Les précieux et précieuses ridicules devraient se taire.

Il m'est arrivé, quand j'étais reporter de guerre, de trouver sur ma route plus de questions que de réponses. Dans ces cas-là, j'avais tendance à m'en remettre aux poètes. Ils « sentent » et comprennent mieux que nous les situations. J'ai retrouvé et relu les paroles d'une chanson de Jacques Bertin. Elle date de 1977 et s'appelle « Menace ». Je m'autorise de l'amitié qui nous lie pour en donner quelques vers.

« La lumière s'éteint partout,
des téléphones sonnent/Il souffle un joli vent vénéneux dans les hôpitaux déserts/Vous vous trouvez atteints par grappe et vous mourrez/Une réaction incontrôlable propage un gaz dans le ciel vert/ La misère dresse son mufle et vous vous jetez sur les routes/Pour la grande scène de l'exode qui cette fois finira mal/Il n'y a plus de refuge au bout de la route, plus de route/Plus de marche à suivre, plus de sens. »

Oui, les poètes nous aident - toujours - à échapper au découragement.